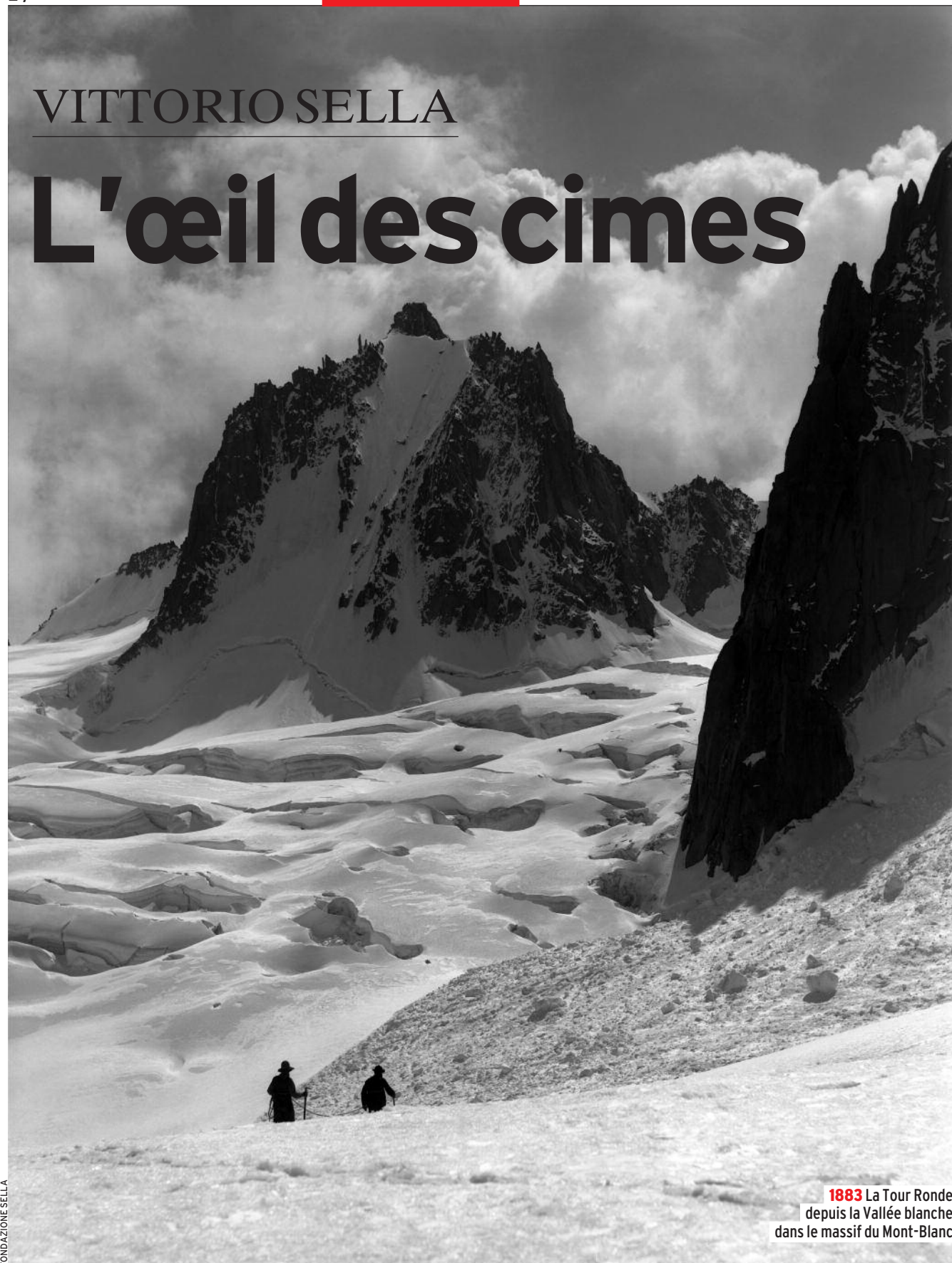


VITTORIO SELLA

L'œil des cimes



1883 La Tour Ronde, depuis la Vallée blanche, dans le massif du Mont-Blanc.

FONDAZIONE SELLA

Il y a septante ans disparaissait Vittorio Sella, légende oubliée de la photographie de montagnes. Alpiniste de talent, regard acéré, Sella a saisi mieux que personne l'âme bipolaire des sommets, sublime et sombre à la fois. Son témoignage montre, surtout, l'état des glaciers il y a plus d'un siècle. Et à quel point leur mutation a été rapide.

Par **Quentin Noirfalisse**

Le brouillard dévorait tout. Les rochers, le ciel, la neige éternelle, les Montagnes de la Lune dans leur immensité. Depuis trois jours, Vittorio Sella (1859-1943) attendait que le voile blanc se déchire. Pour un photographe d'altitude, le brouillard est l'ennemi absolu. Il sèvre l'œil des ombres et de la lumière qui découpent les sommets. Pluie, tempête et éclairs. Le campement de Bugonjolo, lové au pied d'une falaise, n'était plus qu'un épais tapis de boue. L'expédition n'avait pas trouvé mieux pour entamer son exploration de l'impénétrable massif du Ruwenzori, à la frontière entre le Congo et l'Ouganda. Le pire, ce n'était pas tant le froid, qui rongait les os des porteurs Bakonjo, ni cette eau, qui n'en finissait plus de couler depuis les rochers supérieurs. Non. Le pire, c'était l'humidité. Depuis l'Italie, il avait fallu 54 jours pour arriver à Bugonjolo, paradis infernal tapi à 3 800 mètres d'altitude. Le mois de juin 1906 semblait pourtant le meilleur moment pour explorer scientifiquement le Ruwenzori. Mais Vittorio Sella en avait vu d'autres.

A la tête de l'expédition, un prince qui fuyait les palais. Luigi Amedeo di Savoia-Aosta, duc des Abruzzes, n'était heureux que dans l'extrême. L'hostile Erythrée, le Canada des glaces, l'infini Pôle nord dirigeaient sa fuite en avant. Sans sponsoring Red Bull ni chaussures en Gore-Tex, il avait avalé le Mont Saint Elias, le deuxième géant d'Amérique du Nord. C'était en 1897. Dans sa cordée, il avait emmené un photographe aux jambes de chamois, Vittorio Sella, né en 1859 à Biella au pied des Alpes. Sella avait la montagne dans le sang, l'art de l'image dans les tripes. Giuseppe, son père, enfanta le premier traité italien de photographie. Quintino, l'oncle protéiforme, homme politique, ingénieur et fondateur du Club alpin italien, lui inocule la dépendance aux sommets. Alors, Vittorio honore l'héritage familial.

Enfant, il se gorge des grandes épopées alpines et de l'esthétique romantique de Byron et Wordsworth, en bonne place dans la bi-

bliothèque familiale. Bien plus tard, vers les sommets du Caucase, Sella note une citation du peintre Millet dans son journal : « Nous devons nous habituer à recevoir de la nature toutes nos impressions. »

Juste un rappel, pour celui qui a déjà appliqué la devise à la lettre. En 1882, il achève la première ascension hivernale du Cervin. Ambition épique, pour l'époque. A chaque fois qu'il s'harnache vers les cieux, Sella emporte une lourde artillerie photographique. Les années 1870 sont dominées par les négatifs au collodion humide, qui offraient une gamme de gris impressionnante. Cette substance sirupeuse devait être appliquée sur la plaque de verre juste avant de prendre la photo. Dans la foulée, il fallait développer le négatif, qui devenait inutilisable s'il séchait. L'opération était délicate sur le plancher des vaches. Au sommet d'une arête alpine, elle virait à l'exploit. Sella optera rapidement pour des plaques de verre à la gélatine, qui étaient enduites en usine d'une substance sensible sèche et n'exigeaient plus le transport d'une chambre noire.

L'attente de l'aurore

Quelques mois après son exploit sur le Cervin, Sella envoie une lettre passionnée au fabricant londonien Dallmeyer & Co. L'historien de la photographie Mark Haworth-Booth rapporte le courrier : « Je vous supplie d'entreprendre im-

médiatement [la fabrication] d'une caméra pour des négatifs de 30x40cm décrits dans cette lettre. Je vous prie de la faire dans le meilleur acajou [...]. Ici, le temps est splendide et je brûle d'impatience d'entreprendre de nouvelles excursions photographiques. »

De l'Elbrouz aux glaciers népalais encerclant le Kangchenjunga, troisième toit du monde, Sella répétera inlassablement le même rituel. Emmener vers un sommet un boîtier imposant de près de 20 kilos, posé sur un pied, et des négatifs pesant chacun un kilo. Avec ou sans porteurs.

Là-haut, souffle court, l'alpiniste se transformait en impressionniste. Sujoy Das parcourt et capture l'Himalaya depuis trente ans. En 2009, il imaginait Sella lors de son expédition de 1899 au Sikkim. « Il est cinq heures. Il neige depuis près de quatre jours. Du nord, un vent glaçant souffle sur la plaine du Lac Vert, mordant sa veste de tweed. Mais Vittorio Sella ne se laisse pas décourager. Il place son boîtier sur le trépied et l'oriente lentement vers la face abrupte du Kangchenjunga. Il cadre sa photo avec ●●●



1909 Vittorio Sella à 50 ans, sur le glacier Baltoro, au Pakistan.

FONDAZIONE SELLA

●●● soin, insère le négatif d'un kilo et attend l'aurore. Quand les premières lumières touchent le Siniolchu, l'un des satellites du Kanchenjunga, Sella déclenche l'obturateur pour obtenir ce qui est peut-être l'une des plus belles images d'une des plus belles montagnes du monde. »

Trompeur de brumes

Maintenant, en ce 14 juin 1906, Sella est loin du Sikkim. Il n'a plus qu'à respirer, sans cesse, les étouffantes volutes s'échappant des feux allumés par les porteurs dans le renforcement carverneux où campe l'expédition de Luigi Amedeo di Savoia-Aosta dans le Ruwenzori. L'aristocrate est parti d'Italie avec onze hommes. Du port de Mombasa aux flancs des montagnes, il a emprunté le chemin de fer et embauché quantité de porteurs. Il termine son avancée avec des Bakonjo, l'ethnie qui habite sur les flancs du Ruwenzori. Ruwenzori signifie « faiseur d'eau », à cause de ses 2000 mm de pluies annuels. Sous le déluge, préserver le feu constitue l'une des priorités des Bakonjo. « C'était leur véritable providence, note Filippo de Filippi, membre de l'expédition, dans sa veine toute coloniale. Dès qu'on s'arrêtait de marcher, les natifs allumaient un feu, profitaient des flammes et fumaient leurs pipes ; ce n'était jamais aisé de les remettre en route rapidement. »

Au-dessus de la ceinture de brouillard qui dominait le campement se trouvait l'origine du Nil. Des sommets alpins



1890-2011 Le glacier Chaalati, dans le Caucase géorgien, photographié à 121 ans d'intervalle par Vittorio Sella et Fabiano Ventura. Haut aujourd'hui de 1861 mètres, il s'est contracté de 4,4 km² et rétréci de 2,16 Km.

et de vastes glaciers coulant dans un faisceau de torrents et de rivières, créant à des dizaines de kilomètres en amont, les premiers soubresauts du Nil blanc. Une anomalie géographique, posée là, au cœur de la dense forêt équatoriale. Stanley avait deviné d'imposants sommets lors d'une de ses sanglantes expéditions. Il avait rêvé de grimper là-haut, en quête de ce qui était peut-être les fameuses Montagnes de la Lune évoquées par Ptolémée. Le duc avait récupéré ce testament d'aventurier.

Le 15 juin, le ciel s'ouvre, après quatre jours d'arrêt dans une « prison boueuse » et deux semaines d'exploration sur les pics avoisinants. Cible: le sommet du Mont Stanley, massif culminant du Ruwenzori. Sella n'est pas de la partie. Pour un photographe d'altitude, le pinacle n'est pas toujours l'enjeu. Il faut surtout trouver un lieu idéal pour immortaliser les crêtes et les glaces qui mènent au sommet, et puis, si la chance s'éveille, le sommet lui-même. Par -5°C, le duc transperce le brouillard, à 11 h30. Un minuscule drapeau italien, floqué de la devise « Oser et espérer », est déployé, et le sommet du Mont Stanley reçoit son baptême : Pic Marguerite, comme la reine d'Italie.

Sella était parti sur d'autres cols. S'il ne pouvait pas vaincre le brouillard, il parviendrait au moins à le tromper, l'espace de quelques instants. Un jour où la vue « s'était ouverte vers l'ouest, au-delà de la vallée de la (rivière) Semliki, sur



VITTORIO SELLA, 1890 - FONDAZIONE SELLA



FABIANO VENTURA, 2011 - ARCHIVIO F. VENTURA

1890-2011 Les monts Ouchba, Tau, Elbrouz, Gvalda (glacier), Lazga, Murkuam, Tuiber (glacier), Techtennien, Pangruian, Langsaniel, Gestola (glacier) et Testnuld (glacier), photographiés à 121 ans d'intervalle par Vittorio Sella et Fabiano Ventura depuis le sommet du mont Banguriani (3 850 m), dans le Caucase géorgien. La comparaison montre la fonte des glaces et le rétrécissement des glaciers.

les forêts du Congo », Sella courut après le ciel qui se déployait. Rapidement, d'épais filets blancs récupérèrent les montagnes. Guettant la moindre déchirure pour fixer l'appareil, lui et Roccanti, son équipier du jour, se feront surprendre par la nuit. « Errant sur une pente abrupte, glissant à chaque pas dans la boue et sur les rochers moussus et humides », ils ne retrouveront le camp que grâce à leurs cris ayant alerté leurs compagnons qui les repêchèrent dans la montagne. Qu'importe : Sella avait des images.

Surpasser le regard

Il était là, l'objectif ultime de Sella, dans ses mots : « Reproduire l'atmosphère d'un panorama de façon encore plus précise que ce qui peut être vu à l'œil nu ou retenu par l'esprit. » La puissance de ses compositions, « leur valeur scientifique, encore utile aujourd'hui » ont bouleversé le travail du photographe italien Fabiano Ventura. Héritier esthétique de Sella, il refait aujourd'hui les expéditions de l'alpiniste et reprend les mêmes clichés, plus d'un siècle après, pour observer les mouvements et les fontes des glaciers (*lire l'encadré ci-contre*).

« Le travail de Sella relève tout simplement de l'héroïsme. Aujourd'hui, notre matériel est en fibre de verre, nos vêtements sont imperméables et fins grâce au Gore-Tex et nous voyageons en avion et en jeep. A l'époque, ils s'habillaient de coton et de laine, portaient un équipement lourd en fer et en bois et voyageaient durant des mois en bateau ou à cheval. L'innovation technique nous avantage, mais elle nous a enlevé la possibilité d'un voyage lent et romantique, tout en nous rendant encore plus vulnérables aux difficultés physiques. »

Trois ans après le Ruwenzori, les aventuriers visent encore plus haut : le gigantesque Karakoram, aux confins du Pakistan et de la Chine. Sella y prendra des clichés grandioses du K2, la « montagne sauvage ». L'expédition ne parviendra pas à le vaincre. Lot de consolation d'envergure : le duc et Sella marquent un nouveau record d'altitude, en parvenant à 150 mètres du sommet du Chogolisa (7 665 m). Sella, 50 ans à l'époque, est revenu du Karakoram avec « un portfolio unique pour son époque, selon l'alpiniste américain Paul Kallmes. Sans doute la plus belle représentation d'une chaîne montagneuse jamais produite. »

Sella passera le reste de sa vie à apprivoiser et capturer la montagne. Ses photographies, notamment du Ruwenzori, permettent d'observer l'agonie actuelle des glaciers. C'est toutefois l'un de ses meilleurs descendants, le photographe américain Ansel Adams, qui a le mieux saisi la force de son travail. « Un temps de pose exquisément précis, une conscience de l'orientation de l'appareil et du soleil pour révéler au mieux la complexité des formes de la glace et de la pierre, un point de vue dépourvu de maniérisme... Chez lui, il n'y a pas de splendeur truquée, mais plutôt de la réserve. » ●

CHASSEUR DE GLACIERS

Photographe précurseur, Vittorio Sella envisageait ses clichés comme un témoignage esthétique mais aussi scientifique, censé soutenir les recherches du duc des Abruzzes. Aujourd'hui, ils revêtent une valeur encore plus importante, comme témoignage de l'état des glaciers il y a un siècle. Fabiano Ventura, photographe et alpiniste italien, à la tête de l'association MacroMicro, a repris le flambeau de Sella et lancé en 2009, le projet « Sur la piste des glaciers ». Avec une équipe de scientifiques, il retourne sur les lieux des expéditions de Sella (il a déjà fait le Karakoram, le Caucase et l'Alaska). Ventura et des experts de pointe en glaciologie sélectionnent les images de Sella (et aussi de Massimo Terzano) et tentent de reproduire une nouvelle version, depuis l'emplacement originel de prise de vue. « Nous communiquons le besoin de protéger des écosystèmes en danger et l'importance des glaciers, dont une partie de notre eau provient, explique Fabiano Ventura. En comparant des clichés historiques et actuels, nous tentons d'obtenir une compréhension de la situation globale des glaciers, tout en amenant des scientifiques sur le terrain. » Les données collectées avec des instruments de mesure de pointe, permettent de tracer les comportements des glaciers, et d'évaluer l'épaisseur de la neige et de la glace. Au cours des six prochaines années, Ventura et son équipe parcourront les Andes, l'Himalaya et les Alpes. Objectif : sensibiliser à tous les échelons. « Rien qu'en collectant leur déchets durant leurs expéditions, les alpinistes ont un rôle à jouer. » Vu l'état de saleté des flancs de l'Everest, où on a récemment observé un embouteillage de grimpeurs, le message ne semble pas si banal. ● www.macromicro.it